

UNE ANALYSE DE FEMME ORDINAIRE

Une vie de chien dans un manteau de zibeline

Je l'appellerai Mimie Proxime. Cela satisfait les séries associatives qui furent les miennes au cours de cette analyse et les signifiants qui, rencontrant les miens, marquèrent à mon insu certaines séquences de ma vie qui suivirent le départ de cette analysante.

Elle est venue envoyée par « un grand professeur » pour une psychothérapie de sa fille Minie âgée de onze ans, qui était : trop timide, trop distraite, trop silencieuse, trop émotive et par conséquent bien qu'intelligente, mauvaise, voire nulle à l'école.

Au premier entretien, après avoir énuméré ce qui n'allait pas chez sa fille et m'ayant dit qu'elle avait également un garçon qui n'avait aucun problème malgré un grand nombre de fessées qu'elle lui avait administrées à sa grande honte dès son plus jeune âge, elle s'effondra en larmes, sans que rien dans ses paroles puissent expliquer cette chute subite de sa tenue. Car sa tenue était remarquable : elle était entrée dans mon bureau telle une diva, belle femme, somptueusement habillée, au point que je m'étais posée la question si elle n'allait pas à quelque réception mondaine... M'avisant qu'il était dix heures du matin, heure peu commune pour l'Opéra, je laissais mon étonnement de côté. Sa fille semblait au contraire déguisée pour quelque compétition sportive, tenue également voyante mais plus en rapport avec l'heure de la journée.

Madame Proxime pleurait abondamment. Elle n'avait pas de mouchoir et s'essuyait la morve sur les manches de son manteau de zibeline, reniflant bruyamment comme une petite fille. Voyant sa mère pleurer, Minie éclata également en sanglots. A l'époque, je ne savais pas tenir compte de ce que je voyais, prenant à la lettre que la psychanalyse était, et *devait* n'être qu'une analyse de la parole. Aussi étais-je plutôt encombrée par le spectacle qui se déroulait devant moi. Je constatais en tout cas une déconnection totale entre ce que jouaient ces deux corps et ce qui se disait.

A ma question : « qu'est-ce qui vous fait pleurer tant? », elle me répondit : « mais je n'en sais rien, tout va très bien, mais *je pleure chaque*

fois que j'ai l'impression qu'on s'intéresse à moi. C'est sans raison, j'ai toujours l'air d'une idiote, mais vous savez je ne suis pas du tout triste, je suis plutôt un boute-en-train... Ma fille est comme moi... » Cela n'était pas évident. Je lui demandais si elle voulait revenir un jour me parler seule, ce qu'elle accepta avec empressement. Je décidais donc de la revoir sans sa fille, donnant par ailleurs une série de rendez-vous à Minie.

Au deuxième rendez-vous, où je la vis seule, elle parla d'emblée de sa vie : « J'étais enfant unique jusqu'à onze ans — là elle éclate en sanglots — après j'ai eu une sœur, mes parents ne s'entendaient pas bien... Mon père était prisonnier de guerre pendant cinq ans, il est parti quand j'avais six ans, il est revenu quand j'en avais onze, c'était un étranger. En plus, par la suite, ma mère m'a dressée contre lui. Il est mort il y a quatre ans... ».

« Ma mère est une femme de devoir, mais elle est comme un éléphant : Elle fait et dit tout ce qu'il ne faut pas... *Elle sait toujours tout, elle travaille, elle est secrétaire, elle est encore jeune, elle m'a eu à vingt ans, moi j'en ai trente-quatre...* Moi, je me sens plus vieille qu'elle. Mon mari est quelqu'un de très organisé. Il ne laisse rien au hasard... Il me reproche toujours de n'avoir pas de plomb dans la tête... Je me suis mariée à 19 ans, lui il en avait neuf de plus... Il est ingénieur, mais il a fait ses études en travaillant, il était artisan au début, puis il a grimpé peu à peu, il n'a pas fait les grandes écoles, c'est par son travail qu'il est devenu quelqu'un. Maintenant on est riches. Plutôt très riches. Il a des usines, il en construit encore une, mais avant on vivait très modestement... C'est venu récemment tout cet argent. Minie, quand elle était petite, on vivait encore dans un tout petit appartement, je faisais tout moi-même, mais il y avait une atmosphère de gentillesse, de chuchotements, *on avait nos petits secrets*, maintenant faut qu'on gueule d'une pièce à l'autre, tout est immense, c'est même ridicule comme si on était devenus des géants. Je ne suis pas ingrate, on vit bien, je ne me plains pas d'avoir de l'argent, enfin que mon mari ait de l'argent, parce que moi au fond je n'ai rien, j'ai ce qu'il me donne... Je me demande si ce changement, si ce déménagement n'ont pas causé du tort à Minie. Avant, dans notre banlieue fauchée, elle avait plein de camarades, depuis qu'elle a changé d'école, elle n'a pas réussi à s'en faire... Elle fait du tennis, du golf, de la natation, du cheval, elle est très sportive, mais ça ne lui donne pas des vrais amis... Elle ne mange pas bien, sauf de la viande... Moi, j'ai eu du mal avec mes études, mais j'ai quand même eu mes deux bacs... Après, j'aurais voulu être prof d'anglais ou être comédienne, mais *je n'ai rien fait*, je me suis mariée... ».

Je suis frappée qu'elle ait commencé à pleurer en disant qu'elle était enfant unique jusqu'à onze ans... Mais au moment où je me fais cette réflexion, elle revient d'elle-même à sa sœur : « Ma sœur est morte très jeune, elle avait quinze ans, c'était un accident, c'était horrible... Elle était un peu mon enfant... Je me suis souvent fait le reproche que si on s'était plus occupé d'elle, que *si on s'était plus intéressé à elle*, elle ne serait

pas morte... Je ne veux pas en parler, je ne peux pas, je pleure trop, j'essaye de pas y penser trop, dès que j'y pense c'est horrible. Je vous en parlerai plus tard, je ne peux pas, mon dieu j'ai cru que j'avais un peu oublié... Ça fait quand même déjà pas mal d'années, mais tout à coup c'est comme hier... J'avais été sa grande vous comprenez... Elle était plus belle que moi, plus intelligente que moi, et elle est morte et moi je suis là. Je suis là comme une misérable, comme un chien. »

Elle s'en va rendez-vous pris pour une prochaine rencontre, allant de soi en quelque sorte qu'elle avait encore des choses à dire en l'absence de sa fille.

Je paye : qu'elle jouisse!

Parallèlement aux entretiens avec Madame Proxime, je voyais sa fille Minie, qui, à ma demande, venait seule à ses séances. Ceci effrayait sa mère qui ne l'avait jamais laissée prendre seule le métro, mais semblait selon Minie, ravir le père. Ayant accepté de faire une psychothérapie de la fille, il me fallait l'avis et l'autorisation paternelles, ce qui fut chose facile. Puisqu'il payait les leçons de golf, de tennis, d'équitation, de natation, Monsieur Proxime était donc prêt à en faire autant pour la psychothérapie, d'autant plus qu'un professeur en avait décidé ainsi.

Mais il ne lui semblait pas du tout évident que je refuse d'engager quoi que ce soit avant d'en avoir parlé de vive voix avec lui. Il me faisait dire qu'il était d'accord mais ne se manifestait pas. J'insistais. Le temps passait, et pendant ce temps les choses se nouaient avec Mimie Proxime. J'étais de moins en moins pressée de le voir, ne sachant en fait pas bien si une psychothérapie de Minie était réellement nécessaire... Je la voyais une fois tous les quinze jours en attendant, je ne sais quoi... En tout cas d'y voir plus clair moi-même. Ainsi lorsqu'un jour Monsieur Proxime me téléphona pour me dire qu'il souhaitait venir, les symptômes scolaires de Minie s'étaient nettement améliorés — et c'est cette amélioration inattendue du père qui l'avait en fait décidé à m'appeler, sa curiosité s'étant éveillée — et j'étais sur le point d'arrêter les rendez-vous avec sa fille. Mais il me semblait indispensable de voir son père tant était en même temps grande chez Minie l'envie de me le présenter, et j'en étais tout autant ennuyée de par la tournure que prenaient les entretiens avec sa femme, qui semblaient l'acheminer très rapidement à une demande d'analyse pour elle-même. Que je voie son mari était alors plutôt contre-indiqué.

Rendez-vous fut quand même pris, et voici en bref ce que me dit Monsieur Proxime : ... « Je suis un type verni... J'ai eu beaucoup de chance depuis le début dans la vie... J'ai été abandonné par mes parents à l'Assis-

tance Publique, puis j'ai été adopté encore bébé... Je l'ai appris à douze ans... Les parents n'ont pas voulu le dire, moi je me disais, tiens comment ça se fait que je n'ai pas pour eux de sentiment comme les autres pour leurs parents, je me le cachais à moi-même, je ne l'ai pas vraiment cru, je l'ai ressenti... Après, c'est le directeur de l'école qui me l'a appris. Ma mère ne pouvait pas avoir d'enfants. Elle a la fibre maternelle pourtant très développée. Elle me gênait par son amour... Mais il n'y avait aucun sentiment trouble, elle est très âgée. Mon père est très intelligent, et c'est aussi un cœur généreux. C'est un excellent ménage... Il était artisan, c'est lui qui m'a appris le métier, et moi après, j'ai grimpé dans la boîte où j'ai commencé tout en bas et j'ai eu des diplômes et j'ai failli la racheter à la fin. Je vais prendre mon café tous les jours chez eux. A l'école j'étais toujours le premier. Je voulais être chirurgien, la guerre en a décidé autrement... ».

Il me dit également qu'il aime et désire sa femme, mais qu'elle est plutôt frigide. D'un air narquois, il me dit qu'il ne verrait pas d'un mauvais œil une analyse pour sa femme, si cela pouvait lui donner quelques ardeurs au lit. Ils s'entendent bien, sauf « ça »... qui semble une corvée pour elle, bien qu'elle s'y soumette par gentillesse... « Mais vous comprenez, je ne suis pas une brute, un homme sent bien quand c'est juste pour lui faire plaisir ».

Sa femme connaît l'histoire de son origine, mais non les enfants. Il a peur que cela les traumatise, et aussi un peu honte... Cependant si je le juge nécessaire il se déclare prêt à en parler à Minie. « Ma fille n'est pas une intellectuelle, mais je ne sais pas pourquoi ça serait une maladie... Je ne vois pas le drame, à moins qu'elle a autre chose qu'on ne me dit pas. Pour l'école, ça serait le garçon je ne dis pas, mais elle, elle est intelligente, elle saura se débrouiller, et puis j'espère qu'elle trouvera un bon mari... Et d'ailleurs c'est bizarre mais depuis qu'elle vient vous voir ses notes ont changé, ça s'est amélioré, elle était même deuxième en math l'autre jour. Par contre son caractère, il n'y a pas de quoi vous féliciter, elle qui était douce, peut-être un peu trop, enfin qui était gentille, maintenant une vraie chipie, une peau de vache... On dirait qu'elle veut avoir du caractère... ».

Il ne s'oppose pas à une psychothérapie, tout en n'en voyant pas la nécessité. Il est d'accord lorsque je lui propose de laisser Minie seule décider si elle veut continuer à venir ou non. Il semble plus soucieux de me parler de sa femme, mais je coupe court en lui disant qu'elle peut bien me parler elle-même d'elle, puisqu'elle vient me voir.

Minie manifesta très peu de temps après cet entretien, un ennui profond à venir à ses séances, et d'un commun accord, nous décidâmes d'arrêter. Je ne vois pas l'intérêt de relater ici ces séances, mon propos étant de poser un certain nombre de questions à partir de l'analyse de sa mère.

Madame Proxime me demanda une analyse pour elle-même de la façon la plus nette et la plus naïve. Elle ne savait rien de la psychanalyse et avait

été très impressionnée que l'on ait conseillé une psychothérapie pour sa fille. M'ayant vue « à l'œuvre », cela l'impressionnait déjà moins, bien qu'elle continuait à avoir peur d'être une folle si cela était une indication également valable pour elle. Je pense que l'espoir de son mari de retrouver une épouse sexuellement plus entreprenante, lui a permis de faire ce pas sans trop se soucier du diagnostic, et sans se sentir coupable vis-à-vis de lui d'entreprendre une activité « extra-familiale ». Les bienfaits de cette activité étant censés faire retour au sein de la famille en fin de compte. Car des comptes, il en était question puisque c'est son mari qui payait son analyse. A ce moment-là, il était impensable pour elle de trouver un travail afin de la payer elle-même. Je ne sais toujours pas si j'aurais pu entreprendre cette analyse dans des conditions très différentes, ou s'il y avait lieu de la refuser.

Voici ce qu'elle en disait : « Il est exclu que je fasse quelque chose pour moi-même. Je suis occupée du matin jusqu'au soir, je suis comme la secrétaire de mon mari et pourtant il croit toujours que je ne fais rien : « Fais-moi ceci et cela, et n'oublie pas de faire réparer la bagnole, et il faut inviter les Untels, et envoie donc un cadeau très cher à Untel, faut pas que ça ait l'air d'un pot-de-vin, t'es intelligente, tu sauras faire ça mieux que moi, et n'oublie pas d'inscrire la petite pour la compétition de tennis et... et le soir il fait le Monsieur très fatigué qui ne peut pas se lever pour attraper son journal, et moi je dois être fringante, pimpante, de bonne humeur, puisque j'ai une bonne et que je ne travaille pas. C'est vrai qu'il travaille beaucoup et qu'il est généreux avec nous, il me donne plein de sous, mais moi je ne dépense rien pour moi. Il ne le sait même pas, il ne me croirait pas, il se moquerait de moi, mais je n'ose rien m'acheter pour moi, pas un gâteau, alors que j'organise des réceptions pour des dizaines de personnes pratiquement toutes les semaines. J'ai toujours mauvaise conscience quand je lui demande de l'argent, et quand il fait une réflexion du genre « encore ? », je ne sais pas où me fourrer; comme si je l'avais dilapidé, et il le dit même pas méchamment. J'ai tout simplement honte quand je lui demande de l'argent pour la maison. J'avais pensé travailler, mais c'est ridicule, et tellement disproportionné entre ce que je pourrais gagner et les sommes énormes qu'il me donne. Quand je lui ai dit d'ailleurs que j'avais l'intention de chercher du boulot, il a hurlé. Si j'avais encore un vrai métier, comme être médecin ou professeur, ça passerait, mais là je risque de gagner moins que ma bonne. Et puis, qu'est-ce qu'on dira à nos connaissances : Madame Proxime ne peut pas partir en croisière parce que son patron ne la laisse pas! Ça couvrirait mon mari de ridicule. Et pour son travail, je suis obligée de donner toutes ces réceptions, c'est du boulot à plein temps, et c'est indispensable pour lui, dans ce milieu-là, la moitié des affaires se traitent comme ça : à l'occasion d'une réception, ça démarre mine de rien... Et il y a les pots-de-vin, les présentations et tout. J'aime pas énormément tout ça quand j'y pense, mais quand j'y pense pas, je m'amuse bien, je les fais bouffer et rigoler, je suis le boute-en-train, on dit toujours que nos récep-

tions sont les plus réussies. Je sais bien aussi qu'on nous dénigre parce qu'on est des nouveaux riches... ».

Aurais-je dû poser comme préalable qu'elle paye de son argent personnel? Il m'avait semblé que c'était lui demander de n'avoir pas les symptômes qui étaient les siens comme condition pour entreprendre une analyse. Aussi lui demandai-je une somme tout à fait « moyenne » par rapport à ce qui se pratiquait en ce temps-là sur le marché de l'analyse, et même plutôt chez les analystes « pas chers » : cinquante francs par séance. Je pensais que le prix de son analyse ne devait pas faire partie de ses acquisitions habituelles, toute de « première catégorie », celles qu'avec l'argent, son mari lui donnait pour toutes choses. Son analyste n'appartenait pas à cette liste de première catégorie, son analyse n'allait pas être garantie pour son mari du standing des quatre étoiles.

Je pensais qu'au moins son analyse devait échapper à ce label de marchandise garantie première qualité, qu'elle, son mari et son entourage avaient comme obligation sociale de s'offrir. Son mari lui payait le meilleur coiffeur, la meilleure esthéticienne, le meilleur dentiste, le meilleur masseur, les meilleurs hôtels. Le « meilleur » était synonyme de « le plus cher ». Son analyse devait-elle être la plus chère? Elle se devait à mon sens au moins, de disjoindre le bon du cher et faire entrevoir le risque du « mauvais »... ou pire : du médiocre.

La langue maternelle : dégueuler l'enfant.

Premier rêve : « Je marchais, je n'arrivais pas à avancer... Je fais ce rêve souvent. C'est comme si j'étais retenue par une force invisible qui m'empêche d'avancer. Une sensation d'impuissance terrible, et pourtant je fais des efforts surhumains, comme si je rencontrais une force surnaturelle en face de moi ».

Elle ne sait pas que c'est un rêve « typique ». Elle embraye sur ses symptômes :

« J'ai souvent le *cœur barbouillé*, j'ai mal au cœur, je me sens vidée de mon énergie, je suis juste bonne pour m'asseoir. Je me vide complètement, il y a juste ma peau. J'ai l'impression que j'ai à l'intérieur un trou, une faim ».

Pression-Dépression... gonfler-dégonfler, le trou, le vide... et leur contraire? Dépression appartient au champ freudien, mais le trou? La faim? Elle poursuit :

« J'ai la glande mammaire qui *s'atrophie* (dépression?)... Ça c'est physique. J'ai consulté un tas de médecins, un m'a dit : « j'en fais mon

affaire... ». Rien du tout, ça m'a coûté une fortune, c'était un spécialiste, il m'a fait faire un tas de piqûres, rien ».

Cœur barbouillé, ma mère qui s'atrophie, résistent à la piqûre, mais Mimie Proxime en pleure, elle pleure beaucoup. Elle me dit :

« Vous n'avez pas idée comme je suis mal tout le temps. Je me sens malheureuse et je me dis que j'ai pas le droit, *puisque je ne manque de rien*. Quand on était pauvres je manquais au moins d'argent. Là, je suis une femme comblée ».

Ce premier rêve que j'appellerai d'impuissance, même si Freud l'appelle autrement, est donc suivi d'une série de plaintes concernant sa « féminité ». Cela m'apparaît comme évident maintenant, mais ne l'était pas du tout à la première écoute. Il s'agissait en fait d'un ensemble de symptômes qu'un jour elle-même découvrit être ceux d'une grossesse. Le cœur barbouillé, le vide, une faim bizarre, des envies subites... Mais les seins, au lieu de gonfler, s'atrophient. Les signes sont tous *en creux*.

Autre rêve : « J'ai rêvé que la chienne de nos amis est restée coincée dans la porte, par le milieu du corps ».

Autre rêve, à la suite : « J'ai rêvé que notre chienne, Canada, avait je ne sais quoi... et qu'elle est morte... Je pense que je me suis disputée avec la bonne, je ne sais pas pourquoi je pense à ça... C'est une femme parfaite (c'est ainsi qu'elle désigne toujours sa mère), je ne peux jamais lui donner un ordre, je me sens hypocrite et obséquieuse, or je ne fais rien d'obséquieux, et cette fois-ci je me suis mise dans une rage épouvantable, et cette garce m'a répondu d'une façon épouvantable. Je ne peux pas donner un ordre, pas le moindre, c'est une impuissance, je mets des futurs, des conditionnels, je m'embarlificote, je me méprise ».

A la fin de cette séance, au moment de payer, elle s'embrouille avec ses billets et me dit : « Vous me faites trembler »... Elle ramasse péniblement le contenu de son sac qui s'est vidé par terre, étalant ainsi devant moi plusieurs liasses de mille francs, un gros paquet de sous, à côté duquel le billet qui m'était destiné apparaissait dérisoire.

J'ai souvent eu l'impression que bien des collègues à moi auraient demandé un prix infiniment plus élevé que je ne le faisais à cette femme si riche, sacrifiant à l'usage qu'il faut, sinon prendre cher au pauvre, du moins se rattraper sur le riche. Sans compter que tout un chacun a de surcroît son tarif... Cela me paraissait faux. Introduire entre elle et moi, ce « peu » d'argent, sans qu'il soit pour autant symbolique, c'était me mettre moi, femme comme elle, dans le dérisoire par rapport à l'importance du mari, et me semblait une manière de rendre possible l'analyse de ce que l'argent, ce trop d'argent, lui faisait à elle, qui ne le gagnait pas, mais en vivait, comme une chienne, n'ayant à sa disposition que son obéissance et son sexe pour dire merci. Si je peux écrire cela si durement aujourd'hui,

c'est que ce terme même de chienne me vient d'elle. Au demeurant, tout en pleurant beaucoup au cours de ses séances, elle restait une très belle femme, gaie, boute-en-train. Puis redevenue seule, le trou.

Autre rêve : « Il y avait comme un grand hôtel, une sorte de Hilton, dans un grand jardin, un beau paysage. Je cherchais des tombes. J'étais avec ma fille et une autre femme qui disait : « je sais le chemin ». Il fallait se courber, c'était écrit en anglais « tumbs ». Un singe nous barrait la route. Je pensais que c'était de l'anglais, « tumbstone », pourtant ça n'existe pas. Puis on arrivait à un village triste, abandonné. Je disais, ça ressemble à des écuries, et j'ai enfin trouvé les tombes que je cherchais, c'était comme un mur. Le singe scrutait... On se demandait ce qu'il nous voulait. On faisait de l'exploration, je voulais entrer dans les tombes, je voulais visiter ».

Quelques séances plus tard elle me dit : « J'ai rêvé que j'ouvrais la porte du garage, le chien se met à courir derrière la chatte qui a les chatons dans la gueule, elle s'est mise à attraper le chien en écartant les deux pattes avant... ». Puis associant sans transition autre : « Le matin en me lavant les dents, j'ai envie de vomir. D'ailleurs je ne peux rien mettre dans la bouche. Pour nager sous l'eau, *l'embout*, je ne peux pas le mettre dans la bouche, ça me dégoûte... Bon, je n'ai plus rien à vous dire ». Elle se tait, met les deux bras sous la tête, semble bouder comme une petite fille... Puis, au bout d'un long moment : « Je pense que ma sœur ne serait pas morte, qu'elle ne se serait pas suicidée, si on s'était plus occupé d'elle ». Je lui demande comment elle s'est suicidée. « En mettant le tuyau de gaz dans la bouche ». Silence puis : « Tiens, c'est comme l'embout... » Elle pleure beaucoup et je pense que chaque fois qu'elle se tait un long moment, après elle parle de sa sœur. Elle reprend : « Quand ma sœur est morte, je ne voulais plus jardiner, je ne voulais pas retourner la terre. C'est bizarre, dans l'autre rêve je n'ai pas pensé que les tombes c'est la mort ».

L'embout, la bouche, le trou, la terre retournée... La mort est affaire de trous, d'orifices du corps et non seulement le sexe. Et quand les orifices existants, les orifices que l'on appelle « zones érogènes » ne suffisent plus, alors on peut toujours se trouer la peau, s'étrangler, c'est-à-dire créer de nouveaux orifices, stranguler le tuyau de l'orifice. Sa sœur a tété la mort. Sa sœur, la mort, la mère, elle la dégueule. Elle a mal au cœur, mais sa tristesse malgré les larmes ne peut pas se *dire*. Elle dit un mot en anglais, dans une autre langue, celle qui n'est pas de sa mère. Celle aussi qui imaginairement lui aurait permis d'avoir pour son compte une place dans la société, elle voulait être prof d'anglais... A moins d'être comédienne, et de dire le texte des autres, d'un autre, d'un auteur, signé non-mère, non-père.

D'aucuns parleraient de phallus, d'autres encore du pénis. Le pénis... Il ne lui manquait que la parole.

La langue maternelle ne se parle pas nécessairement. Elle se dégueule, se gueule, fait mal, se spasme, se troue, s'incarne en enfant, vomissure, chiure, fourrure, peau...

Le mot anglais c'était *l'autre* langue, la langue que l'on peut parler mais que l'on peut ne pas connaître. La langue des adultes, la langue de l'analyste aussi. Dire un mot « terrible » dans l'autre langue le rend prononçable. Elle termine cette séance par : « Quand je pense que ma fille veut devenir archéologue... ».

Après un an d'analyse, elle se dit que décidément elle a beaucoup d'idées noires. Moi je ne suis pas fière. Je me dis que c'est vrai, mais que sans l'analyse elle aurait continué à pleurer sans le savoir. Beau travail.

« Je ne voudrais pas que mes enfants aient des idées noires comme moi. C'est là depuis si longtemps. Mais je n'arrivais jamais à exprimer mes sentiments. Chaque fois que j'exprimais quelque chose, on me disait que j'étais *une comédienne* ». Or c'est bien comédienne ou professeur qu'elle serait devenue si elle n'avait *rien fait*, le rien étant se marier et avoir des enfants. Je pensais qu'elle disait qu'elle n'avait rien fait comme les enfants disent « je n'ai rien fait » quand ils savent qu'ils ont fait une connerie.

Un jour elle me dit que son père avait été joueur d'échecs professionnel. Après quoi elle déclare être incapable de prévoir les coups à l'avance. Prévoir les coups à l'avance, c'est ne pas tomber dans les pièges que l'autre tend. C'est être capable de dire NON.

Comprendre n'est pas sentir.

Autre rêve d'impuissance : « J'ai rêvé que je n'arrivais pas à marcher. Il y avait mon mari, je lui disais que j'avais déjà rêvé ça, et qu'il fallait que je le raconte à mon analyste ».

Cette fois-ci cela m'était destiné. Elle ajoute qu'elle avait au réveil dit à son mari qu'elle avait déjà rêvé cela mais jamais *senti*. Cela arrive à un moment de son analyse où elle se plaint constamment de ne rien comprendre de ce qui s'y passe. Elle m'accuse néanmoins d'être arrivée à mes fins, qui sont de lui faire accuser sa mère...

« J'accuse ma mère, elle manque de psychologie, de finesse, elle ne me comprenait pas du tout ». Mais comprendre et sentir, ce n'est pas la même chose comme elle dit. Elle se déchaîne contre sa mère qu'elle accuse en effet de bien des choses. Je termine cette séance en lui disant qu'elle avait tout de même senti et compris des choses en même temps, mais qu'elle prétendait toujours ne pas comprendre. Elle part offusquée de ma remarque.

Il me semble que je dois pas entériner ce « je ne comprends pas »; ceci en tout cas elle le comprend, mais n'entend pas me donner raison. Elle se plaint de sa fausse grossesse :

« J'ai bien cru que j'étais enceinte cette fois-ci. J'ai presque pas eu de règles, et oh miracle mes seins étaient gonflés, et puis j'ai grossi ».

L'en-creux se retourne en un en-plus, mais l'en-plus est du trop.

« Mon mari, il n'était déjà pas très content quand j'ai été enceinte de ma fille, on a essayé de la faire sauter; comme on n'a rien trouvé, je l'ai gardée, mais maintenant j'ai la frousse. Je n'en veux plus. Qu'est-ce que j'ai pu être mal en attendant Minie, j'avais peur d'aimer plus un enfant que l'autre. Je me disais que forcément quand on a deux enfants, on est injuste avec l'un d'eux »...(« Si on s'était plus occupé de ma sœur, elle ne serait pas morte... »).

Que veulent dire ces rêves où elle ne peut pas faire les mouvements qu'elle désire? Que veulent dire ces « je ne comprends pas », que je ressens comme une impuissance intellectuelle, versant diurne de son immobilité de rêve. Et pourquoi cette fausse grossesse, néanmoins plus « vraie » que les autres puisque comprenant tous les symptômes dans un ensemble cohérent?

Freud parle dans *La science des rêves* de ce type de rêves comme de rêves « typiques » de désir d'exhibitionnisme du petit enfant. Soit. Cela peut se concevoir, mais ne me satisfait pas. Son désir à elle ne s'y exprime pas. Autre chose est en œuvre là. Freud parle du petit garçon, mais on ne saute pas comme ça du garçon à la fille par le simple penisneid. Freud avait imaginé ça, moi je ne l'ai jamais rencontré dans mes analyses de femmes. Pas comme ça. Le désir d'être un homme, de vivre comme un homme, c'est-à-dire d'être libre de ses mouvements comme un homme, ça oui. Vouloir être porteur de pénis, non. Éventuellement l'idée de *jouir* de son corps à distance du corps... Le pénis est à distance de l'intérieur du corps. Cela je le sais des hommes quand ils envient la jouissance de la femme, en disant : « j'aimerais jouir *dans tout mon corps* comme une femme ».

Un jour elle me dit : « Je pense qu'après la mort de ma sœur, j'avais pris beaucoup de librium... Je me sentais incapable de faire le moindre effort intellectuel, et maintenant quand je joue aux échecs avec mon fils, c'est pareil, je suis comme paralysée ».

Un autre jour : « J'ai fait deux rêves; quelqu'un m'avait proposé d'emmener les enfants en vacances, et j'avais trouvé ça très bien. Puis mon mari est rentré et je ne savais plus rien, je n'avais même plus leur adresse, rien. Ensuite j'ai sauté la difficulté, j'ai trouvé comme ça. En arrivant chez la dame qui les avait, il y avait une chienne qui a pris feu. Les flammes ont grandi, il n'y avait plus de chienne, juste un peu de cendres. L'autre rêve : J'étais en train de me laver, et au lieu d'avoir un triangle de poils, ils me montaient jusqu'au ventre (... du trop), j'étais embêtée, je ne pouvais plus mettre de bikini ».

Après un long silence et sans transition :

« Je voudrais dire quelque chose qui m'embête... Hier mon mari et moi on a fait l'amour. Pour arriver au résultat final, *je suis forcée de me bagarrer* : ça me crève. Même quand ça me plaît *c'est un vrai travail*. Je me crispe, je me crispe, et si je me détends, ça repasse à zéro ».

Voilà enfin *le travail*. Pendant que je suis mes associations, elle commente : « Il me semble que je rêve souvent de chiens »... Je réponds « Et de chiennes ». Elle riposte avec une véhémence inattendue : « Je vous déteste ».

Puis plus calme : « Au fond c'est comme les enfants, comme c'est une chienne, c'est peut-être Minie... Quand on avait un chien, un jour j'ai dit Jean-Claude dehors! Je l'avais appelé par le nom de mon fils, mon fils m'a regardé d'un drôle d'air... Hier on a eu des amis à dîner, la petite est allée se coucher sans même dire bonsoir, elle devient indépendante, elle commence à mener sa petite vie, elle se débrouille mieux seule... Je me demande si la dame du rêve c'est pas vous. Elle a emmené les enfants, la chienne était bien tranquille, elle brûlait mais elle ne bougeait pas. Elle me regardait. Je me dis c'est à vous de la sauver... ».

La chienne ne *bougeait pas*. Le lendemain elle entre et commence à raconter un rêve avant même d'être allongée.

« J'ai rêvé que j'avais des rapports avec mon mari et que ça démarrait au quart de tour. Ce qui est bizarre, c'est que j'avais aussi des rapports avec une femme. Je me suis dit, tiens tiens, j'aurais jamais cru ça de moi. Ma parole, je tombe d'un excès dans l'autre. Je trouvais ça pas bien, mais comme j'en avais envie, je l'ai fait quand même... ».

« Mon mari fait la même chose que moi avec ma fille, il m'étouffe, il m'horripile. Il est propriétaire... Comme si j'étais sa chose... Je dis aujourd'hui de drôles de choses ».

Quelque chose se met en place dans cette analyse; cela pourrait s'écrire comme ça : son mari fait comme sa mère, elle fait à sa fille ce que sa mère et son mari lui font, elle l'étouffe, mais sa fille c'est aussi sa sœur morte, sa fille s'émancipe... Elle aussi, faire l'amour avec son mari c'est un travail, mais ça part au quart de tour quand il y a une femme avec qui elle fait l'amour aussi... Il y a toujours une chienne qui meurt, la chienne c'est elle, c'est sa mère, c'est sa fille, c'est moi. C'est la femme, mais aussi « les enfants ». La chienne évoque la femme-enfant-de-la-femme. Le père est champion d'échecs, elle joue aussi, mais cela la paralyse... Elle rêve qu'elle ne peut pas bouger.

Je retourne à Freud et trouve ce que je cherche... Avantage de Freud, on trouve toujours ce que l'on cherche. Science des rêves, p. 290 : « La sensation d'inhibition dans le rêve représente donc un conflit de volontés (...) Quand le rêve unit l'angoisse et la sensation d'inhibition, il s'agit d'un vouloir qui éveillait la libido, d'une impulsion sexuelle ». Et p. 215 : « Le rêve

s'en sert pour indiquer le conflit de volontés, le non ». Or c'est bien ce que dit Mimie Proxime : « Je ne sais pas dire non... Je suis une lâche, je ne sais pas donner un ordre... Je me suis mariée parce que je n'ai pas osé dire non ».

Elle rêve de dire non. Elle fait non de son corps. Elle, qui Elle? Et dire non à qui? Mais faut-il que ce soit à quelqu'un? Ou bien à une part en elle, l'enfant d'Elle? Il lui arrive maintenant d'être mieux, de parler d'elle, même sans pleurer. Elle évoque quelques « bons » souvenirs, dont celui-ci :

« Je me souviens que le meilleur moment était quand je me promenais avec maman à vélo, on faisait des randonnées... J'étais encore enfant unique, on n'était que nous deux, papa était en ce temps-là prisonnier de guerre en Allemagne ».

C'était donc l'idylle, et en prime elle avait un père que sa mère ne lui interdisait pas et n'en médisait pas, l'on respectait en ce temps-là les prisonniers de guerre... Ses « rechutes » étaient toujours marquées par le trou à l'estomac ou au cœur. « Ce n'est pas de la faim, ça y ressemble, je mange, ça me soulage, mais c'est pas ça, *c'est un vide, une peur* ».

Ce *vide*, un jour elle le vit en séance. Elle est silencieuse, et d'habitude après les silences, elle parle de sa sœur; cette fois-ci c'est autre chose :

« C'est le vide, j'ai peur, une peur, oh ça n'a jamais été aussi moche qu'aujourd'hui. C'est le vide, je ne sens rien que le cœur qui bat, c'est un minimum de vie, c'est le calme plat entre vous et moi, *je ne vous sens pas* ». Séparation d'Elle.

Mère, ne vois-tu pas que je coule?

L'enfant laissé seul par l'un des parents est un thème dont on n'a pas fait le tour en analyse. Un jour elle raconte un souvenir d'enfance :

« Je suis tombée un jour dans une piscine. J'avais une bouée, et puis je l'avais perdue. J'ai coulé. Je n'ai à aucun moment eu l'impression que c'était désagréable, Pourtant après j'ai eu mal au cœur (Tiens?). Avec toute l'eau que j'ai bue... Mais j'étais toute calme. Je suis restée droite comme un piquet. Immobile. Je n'ai pas fait un seul mouvement. J'avais juste levé les bras et quelqu'un a tiré dessus et on m'a sortie ».

Je lui demande si elle sait quand c'était, la réponse est immédiate :

« J'avais remarqué la date. C'était le 1^{er} janvier 1941, ça m'avait frappé, j'avais cru, j'avais l'impression que ça allait être 1940 toute ma vie. Mon père est parti en 40. Au fond je me demande si les enfants peuvent se suicider... Ça y ressemble non? ».

L'année du départ, qui devait durer toute la vie, semblait indépassable. Elle revient à son père à partir d'un autre rêve :

« J'ai rêvé à deux soles desséchées... Ça n'a pas de sens, c'est idiot... Deux soles, c'est comme deux seins desséchés... Ah! les seins de ma mère... Ça me dégoûte. Les corps en général me dégoûtent. Les gens quand ils me touchent me dégoûtent. Ma mère n'aime pas être touchée... au figuré et au propre... Mon père au contraire, il touchait trop. Chaque fois qu'il m'embrassait je détournais la tête. Je me demande s'il m'aurait embrassée sur la bouche si je n'avais pas détourné la tête ».

Elle coule, elle manque en mourir à la perte de l'année 40, elle coule et sa mère avec qui elle vit l'idylle, n'y comprend rien. Mais la mère n'est pas là malgré sa présence lorsqu'il s'agit de la protéger du désir du père. Si elle avait été immobile, si elle n'avait pas bougé, son père l'aurait embrassée sur la bouche... Si elle n'avait pas dit non, si elle n'avait pas été active, ça aurait été l'inceste. Rêver de dire non, est-ce alors revivre cela, cette situation de limite, ou désir d'y échapper? Seins desséchés de sa mère, seins marqués déjà de mort la renvoient au désir du père. Seins desséchés qui parlent de la féminité meurtrie par l'enfant, lieu de rencontre de l'homme et de l'enfant dans une féminité déjà perdue, mortelle.

« J'ai souvent pitié d'elle, mais elle est plus forte que moi. Elle s'est mieux remise de la mort de ma sœur que moi. Je ne lui parle jamais de papa... Je suis épouvantée de mon inconsistance. Quand papa était à l'hôpital, j'allais le voir très rarement. Quand je partais en vacances j'écrivais toujours à maman, jamais à papa. Je n'allais jamais chez lui. Je restais toujours à la maison. J'étais comme *ligotée*, je n'osais pas sortir de chez moi. Je me sentais coupable dès que je quittais la maison ».

Bouche avide du père, seins desséchés de la mère, à quelle distance des corps est-il donc possible de vivre? Elle commence à cette période à s'occuper de l'espace de son corps à elle. Apprendre à dire non, c'est connaître les jeux du père et prévoir les coups. Prévoir les coups, c'est aussi maîtriser l'espace autour de soi. Sa mère ne lui avait pas appris cela.

Changer de peau; changer de patron

Vers la quatrième année de son analyse, les questions d'argent entre elle et son mari s'enveniment au point qu'elle commence à chercher du travail en lisant les petites annonces. Pourquoi cela s'est-il tellement gâté alors que Monsieur Proxime, bien que possessif et coléreux, s'était toujours montré d'une grande générosité avec sa femme. Peu à peu, il s'avère qu'elle le provoque, en jouant devant lui ce qu'elle faisait depuis le début avec

moi, à savoir le rôle de la pauvre. Était-ce affaire de transfert? Me prenait-elle pour une pauvre de ne lui demander que cinquante francs par séance? Ce n'était pas évident. Elle arrivait toujours chez moi très en avance et s'asseyait sur les marches dans la cage d'escalier au lieu de sonner. Elle se cachait dans ce manège de moi, mais savait parfaitement que cela ne pouvait que m'être rapporté par les analysants qui la précédaient. Un jour elle en parla elle-même :

« Je guette vos autres patients pour voir s'ils sont aussi malheureux que moi, mais personne ne sort aussi défigurée de pleurs que moi ».

Tout au long de son analyse, elle se plaindra de n'avoir rien à se mettre. Ceci semblait un comble puisqu'elle était toujours somptueusement habillée. Mais justement, ce n'était pas ce qu'elle désirait.

« J'ai six manteaux de fourrures, deux dizaines de robes du soir, mais pas un pull simple, pas une jupe à mettre tous les jours. Il ne m'achète que des trucs pour épater la galerie, pour que les gens disent « qu'est-ce qu'elle est chic Madame Proxime! elle porte une fortune sur le dos... ». Mais moi ce que j'aime, ce que j'ai besoin, il s'en fout ». S'acheter quelque chose elle-même avec l'argent dont est rempli son sac, ne lui vient pas à l'esprit. Elle veut qu'il lui donne de l'argent de poche et non qu'elle puise dans son argent. Un rêve vient à cette période mettre fin à ses lamentations :

« J'avais une peau de mouton vieille et une peau de mouton neuve accrochées au mur. Mon mari me disait, mets ta nouvelle peau, je lui disais NON, je suis bien dans la vieille peau, et puis il y manquait un bouton, mais je m'en foutais, puis j'avais mauvaise conscience parce que je n'avais pas dit au revoir à maman ».

Tout à coup, du fond de son innocence « théorique », elle me parle de castration, à moi, persuadée que de ces choses elle n'entravait que dalle.

« Au fond je me demande si je suis homme ou femme, et puis je me paye le luxe de dire non... Je me demande si après tout dans ce rêve je ne commence pas ma fin d'analyse... Tiens, mouton-bouton; comme s'il s'agissait d'un bouton en peau... C'est bizarre non? Si je comprends bien, je préfère rester femme. C'est pas parce qu'Elle porte une peau de mouton que je dois être veule comme un mouton; d'ailleurs vous savez je gueule maintenant, je me fâche de plus en plus vite quand on me marche sur les pieds ».

De ses rapports avec son mari, elle dit :

« En réalité ça marche avec mon mari, mais souvent j'ai pas envie; mais quand j'ai décidé de bien faire ça, alors ça marche. Au fond ça dépend de moi. Je ne savais pas ça avant, je croyais que c'était lui qui menait la barque, mais c'est faux. C'est ma façon à moi de le tenir, ce patron à la noix... Au fond, c'est pas physiquement que je trouve ça moche, c'est mora-

lement : c'est juste avant, quand je me dis que je vais le faire, c'est de dire *oui* que ça me coûte... Pourtant il est gentil mon mari, il est sérieux et travailleur... Mais qu'est-ce qu'une femme en a à foutre que son mari soit travailleur. Ça, il ne comprend pas; ça donne quand même pas envie de faire l'amour ».

Revoilà le travail, et cette fois encore tout à la fois lié et contraire à l'amour.

Les séjours du corps.

Environ un an après, alors qu'effectivement elle semblait s'acheminer vers un départ, elle arrive un jour dans un état indescriptible de chagrin, hurlant sa douleur. Elle se jette sur le divan et suffoque de sanglots. Je pense qu'une chose très grave lui est arrivée, et songe à une mort. Finalement, lorsqu'elle arrive à articuler quelques mots, elle se met à répéter en pleurant : « Elle est morte, elle est morte, et c'est de ma faute ». Se calmant elle finit par raconter : « C'est Canada, la chienne, elle est morte, et c'est de ma faute. Elle avait tout le temps des grossesses nerveuses, on croyait toujours qu'elle était enceinte, et puis c'était pas ça. J'avais finalement décidé de la faire châtrer pour avoir la paix... Et elle est morte pendant l'opération. Elle est morte et c'est à cause de moi, j'avais qu'à supporter ses grossesses à la manque ».

Peu à peu, au cours des séances qui suivent, elle en parle plus longuement et me décrit les symptômes de sa chienne comme identiques aux siens, symptômes de grossesses sans enfant au bout. Identiques au langage près. Je me souviens avoir pensé au cours de cette analyse : « Le pénis, il ne lui manque que la parole... ». Peut-on poser que les grossesses sans enfant puissent être le versant « puissance » dont l'autre serait représenté par les rêves « d'impuissance » ? Comme une sorte de « je bande », là où ni lui, ni la nourriture ne peuvent combler le trou de la faim et de la peur.

L'histoire de la chienne est troublante, d'autant plus qu'elle n'avait cessé de rêver de chiennes mortes. Étrange réalisation, déplacement bénéfique d'un autre l'autre, étrange intrusion du réel. A partir de cet épisode, son analyse prend un tournant différent. Elle semble comprendre ce qui lui arrive. Son corps à elle prend une dimension différente dans ce qu'elle en dit et en fait. Elle ne jouit plus à distance, que ce soit par chien ou pénis interposés. Elle explore son corps et ne ressent aucun dégoût. Elle regarde son sexe dans la glace. Un jour elle avoue s'être masturbée et dit que c'est la première fois.

« C'était très bon. Bien meilleur que quand je fais l'amour avec mon mari. Je n'avais pas l'impression d'avoir à faire un grand effort. Je faisais

comme je voulais, *j'avais tout mon temps*. Et personne à m'observer, à m'épier. Si oui ou non ça vient. Je me suis sentie vraiment libre. Je crois que je vais recommencer, mais je ne vais pas le dire à mon mari. C'est ma zone de liberté à moi. J'ai quand même le droit de jouir de mon corps ».

Elle sent qu'elle a fait là une découverte importante. Je le pense aussi. Mais ce qu'elle ne semble pas réaliser, c'est que comme dans son rêve où ça partait au quart de tour, c'est avec une femme, elle-même, qu'elle faisait l'amour. La découverte, et ceci elle le savait, ne résidait pas tant dans l'orgasme, elle en avait avec son mari, mais bien dans sa liberté. A partir de là, ses rapports avec son mari s'améliorent, et elle en parle autrement. Ce n'est plus le « patron », mais un copain, voire un « frère ». La sœur était impensable.

« Je me suis dit hier qu'au fond je n'avais plus du tout envie de divorcer avec mon mari. C'est vrai qu'il a un mauvais caractère et c'est vrai que je n'ai jamais été amoureuse de lui, ce qu'on appelle vraiment amoureuse, mais ça fait quand même dix-huit ans qu'on vit ensemble, plus de temps que je n'ai jamais vécu avec mes parents, c'est un très bon compagnon. Un peu dommage que j'aime mieux être au lit seule qu'avec lui, mais c'est pas terrible, puisqu'avec lui, si je le décide, ça va aussi. Et je tiens à sa tendresse. Au fond, au nom de quoi je divorcerais; il n'y a aucun homme dont je me prive pour lui, personne ne me plaît plus. Il y aurait quelqu'un, je ne dis pas, mais au nom des grandes idées, non. Je suis quand même bien avec lui et les enfants, surtout maintenant que mon corps ne fait plus partie de la maison-enfants-mari, comme d'un tout. Je le sens séparé, différent. Il est plus à moi. Alors je peux dire oui ou non comme ça me chante ».

Aurait-elle été plus « complète » dans une relation avec une autre femme? La question reste ouverte puisque l'idée ne lui venait pas en la présence réelle d'une femme, mais qu'une femme avait été nécessaire à sa jouissance avec un homme. Cependant cette jouissance très limitée ne la leurrait pas sur l'impossible rapport sexuel. Si elle reste attachée à son mari, si elle peut faire l'amour avec lui sans en être « amoureuse », c'est-à-dire sans vivre l'expérience du manque avec lui (il ne lui manquait pas... comme manque l'autre dans l'état amoureux) c'est qu'elle posait la question de son homosexualité vécue *avec un homme*. Elle envisage son mariage et la tendresse qu'elle ressent comme indestructible pour son mari sous l'angle d'un lien homosexuel. Son mari est un « frangin » dont *elle n'est pas* la frangine. Ne pas être la sœur, se sortir de l'identification à sa sœur, et faire glisser le signifiant sœur était la raison même de son analyse, sa véritable demande de guérison. Ne pas être la frangine du frangin lui permettait de vivre un lien homosexuel entre deux garçons, elle et lui, proches par le sexe, proches de famille, proximes, semblables. Un lien solide de deux garçons imaginaires à pénis partageable mais non nécessairement le sien, ni nécessaire à accéder à l'orgasme.

Son analyse était une analyse de « mère » et à supposer qu'elle ait basculé vers une homosexualité effective avec une femme-femme, éliminant le pénis de la scène de sa vie, elle n'aurait pas pour autant perdu l'accès au phallus. Le phallus est en jeu dès lors qu'il y a l'amour, qu'il soit entre deux femmes ou entre deux hommes. La nécessité de la présence du pénis pour une femme n'est pas l'accès au phallus, mais marque nécessaire à poser la question de la maternité, de sa reproduction et de sa séparation d'avec sa mère. Pour Mimie Proxime, la maison, le mari nourricier, les enfants avaient été un corps dont le sien n'était pas détaché. La mort de la chienne faussement enceinte, enceinte sans portée, a précipité un processus de séparation et de détachement.

A la fois un tout en tant qu'organisme, la chienne, femelle, petit être sans parole, en mourant la laissait mutilée mais vivante. Ses pleurs, son angoisse dus à cette mort ne provenaient pas du simple chagrin d'une perte, mais de l'effroi de constater que « ça » pouvait disparaître et la laisser elle néanmoins en vie. Pourquoi précisément la chienne? Je n'en ai pas d'explication satisfaisante si ce n'est qu'un animal est plus adéquat à représenter l'identification à un objet partiel.

N'offre-t-on pas *en premier* aux petits enfants des animaux en peluche? Les poupées ou les représentations humaines ne viennent que plus tard et n'ont pas la même fonction. Il y a dans tout jouet, bien sûr la valeur d'objet transitionnel, mais une représentation humaine ne me semble pas avoir le même sens *pour l'adulte qui l'offre* qu'une représentation d'un être sans langage. Le jouet, l'animal, le jeu, représentent, comme l'a montré Winnicott, cet espace d'intervalle entre le corps de la mère et celui de l'enfant où s'élabore pour ce dernier sa capacité à advenir un sujet différent, séparé du corps-désir maternels. La mort réelle de cette chienne proche d'elle de par le sexe, le symptôme et le signifiant chienne, l'ont fait basculer vers un autre lieu de séjour de son propre corps.

Un chien n'est pas un bébé et cela aussi cette mort le lui fait apprendre. Au cours de cette même année elle est réellement enceinte. Elle avait donc là, séparément de la question de sa jouissance, fait fonctionner, éprouvé, l'organe pénis dans sa seule fonction nécessaire : la fécondation.

Cette mise à l'épreuve était totalement détachée du désir d'être mère. Elle m'annonce donc un jour qu'elle est enceinte, mais qu'elle n'éprouve cette fois-ci aucune angoisse, seulement un léger étonnement, mais sa décision est prise, elle est nette et irrévocable : elle ne veut pas de cet enfant. Elle se fait avorter très rapidement en faisant elle-même toutes les démarches, sans aucun drame du côté de son mari, ni des enfants qu'elle informe de cette décision.

« Ça y est, je me suis fait avorter hier. Ça c'est bien passé, on fait trop d'histoires autour de ça. Je n'éprouve aucun regret. En venant ici, je me disais que j'arrête en même temps mes envies de grossesse et mon analyse. Ce qui me retient encore ici, c'est que j'ai encore peur qu'en coupant je

risque de regretter, sinon je partirais. J'ai toujours eu horreur de finir brutalement. Maintenant je vais prendre la pilule, je n'ai plus aucune hésitation. Je vous vois différemment depuis 15 jours. L'autre jour je vous ai regardée franchement, comme en dehors de l'analyse, comme une personne vivante. C'est encore un peu brumeux, c'est des sentiments qu'il est difficile de décrire. Il y a une seule chose : c'est que je ne sais pas quoi faire à la maison. Avant, la maison, c'était tout pour moi, maintenant je redoute les deux jours où je ne viens pas ici : je me dis misère de misère qu'est-ce que je vais faire... ».

Je me dis qu'en effet un tour de spirale avait été parcouru.

Cela avait commencé par la venue de sa fille en analyse, cela commence à finir par un avortement voulu, non regretté, par la mort désirée d'un enfant. Sa fille a l'âge maintenant qu'avait sa sœur lorsqu'elle est morte. En dehors de sa vie familiale, Madame Proxime n'a cependant aucun ancrage social, et cela devient sa plainte. Les actes de sa vie, les actes qui racontent sa vie se réduisent aux gestes de son corps.

Ceci est une des limites de cette analyse. Aller au-delà aurait nécessité au moins une réflexion idéologique, à défaut de désir de pousser plus loin la série de ses pertes. Son aliénation sociale en tant que femme mariée d'un homme riche ne pouvait se résoudre dans le seul registre de la parole. Or, au nom de quoi aurais-je insisté auprès d'elle pour qu'elle pousse plus loin son analyse, si elle souhaitait s'en tenir là. Elle ne voulait pas perdre ce compagnon difficile mais bon, chaînon unique entre elle et les valeurs d'échange. Elle en connaît les travers, mais a décidé de les supporter plutôt que de perdre tout un avoir de la vie qu'elle apprécie tous comptes faits.

La dernière année de son analyse est marquée par une sorte de retour en arrière, mais il n'est plus question de sa sœur. Elle reparle beaucoup de ses enfants, des projets qu'elle a pour eux. Elle a parlé à sa fille et lui a dit comment est morte sa sœur, elle lui a également raconté, avec l'accord de son mari les origines de celui-ci.

« J'ai envie d'arrêter mon analyse, mais il n'y a aucun sentiment d'urgence : je n'ai pas le feu au cul (sic) ». Puis sans transition : « Les enfants voudraient maintenant porter les deux noms, le nom de mon mari *et* le mien... Après tout pourquoi pas, ça me plairait que mon nom continue. Mon mari voudrait que je recherche sa vraie mère... Ah peut-être parce que Minie le sait maintenant... ».

Une fausse sortie.

Pendant six mois elle se pose à toutes les séances la question de ne plus revenir. Je l'ai laissée faire à sa guise. Mais chaque fois qu'elle décidait de ne plus revenir, elle tombait malade. Voici un de ses discours de clôture :

« Ça y est, les deux enfants sont maintenant au courant, il n'y a plus de secrets de famille. Moi c'est bizarre, je me sens redevenue comme à 15-16 ans. J'ai envie de faire des choses, des grandes choses. J'ai envie d'écrire, de faire du théâtre ».

16 ans, c'est maintenant l'âge de sa fille, c'est l'âge qu'avait sa sœur quand elle s'est suicidée. Quand elle avait commencé son analyse, sa fille avait 11 ans, l'âge qu'elle-même avait lorsque son âge d'or s'est terminé par la venue au monde de sa sœur-enfant. C'était l'âge précoce où elle a commencé à vivre les affres d'une maternité imaginaire et incestueuse, affres en même temps peu différentes de bien de mères « réelles ».

Faire du théâtre est une tentative de se représenter elle-même dans un leurre qui dit son nom. Elle s'inscrit en effet à un cours de théâtre, au grand étonnement de sa famille et s'absente plusieurs fois par semaine, dont un soir. Cela l'enchant. Elle jubile non seulement de son plaisir de faire ce qu'elle aime, mais de la consternation de son entourage et plus spécialement de son mari. Cependant il laisse faire, essayant, s'essayant à la pratique de la libéralité.

Je pense que faisant cela, elle tente de se constituer un territoire personnel. Je me trompe lourdement... Un jour où elle déclare plus convaincante que jamais que c'est la dernière séance, elle m'informe, en passant, que sa fille l'accompagne à ses cours de théâtre, et qu'en fait elle n'y va pas seule. J'arrête la séance en lui donnant quatre rendez-vous par semaine pour les mois à venir. Elle part furieuse, mais non dupe. La dupe... ça a failli être moi. J'avais cru un moment que la séparation de corps s'était faite. Or elle n'avait fait que « rembobiner ». Si un tour de spirale suffit à faire comprendre de quoi il retourne dans un scénario imaginaire, une seule ne suffit pas pour autant à opérer un ancrage symbolique.

Sa fin d'analyse avec moi.

Cela a donc duré encore quelque temps, environ un an. Ce qu'elle avait réellement découvert et gardé dans sa mémoire et ses actes, c'était que « l'objet de satisfaction n'est pas nécessairement confondu avec l'objet d'amour ». Au cours de cette année, elle cesse d'utiliser sa fille comme objet d'elle. Elle n'a plus les symptômes de grossesse. Elle maintient son désir de me quitter et s'y tient. Elle me prévient d'un jour qui serait le dernier chez moi et ne revient plus.

Ma fin d'analyse avec elle.

Il m'arrivait d'y repenser avec l'idée persistante qu'elle avait fait une bonne psychothérapie, mais que quelque chose manquait pour que je puisse y reconnaître l'empreinte d'une véritable psychanalyse. Ce n'est que quelques années plus tard que j'en ai entrevu la véritable raison.

Au cours des cinq années qu'a duré l'analyse de Mimie Proxime, j'avais suivi un contrôle chez un analyste plus âgé et de renommée, pour un cas difficile que j'avais en thérapie et qui s'était terminé par un suicide. Je l'ai relaté dans le n° 3 de l'Ordinaire sous le titre « Une analyse, un contrôle, un suicide ».

Pendant quelques mois qui ont suivi le suicide de Charlie, j'avais continué à aller à mes séances de contrôle et à en parler. Mais Charlie morte ne pouvait plus me faire dire ce que me faisait consulter Charlie vivante. S'il est possible d'écrire sur une personne morte, il n'en est pas de même pour en parler dans un contrôle qui n'était plus soutenu par le transfert entre deux sujets, deux corps en présence, mais seul agissait le deuil et un désir — inefficace — de comprendre.

Je ne voulais cependant pas quitter ce contrôle là-dessus, pensant avoir par-delà cette mort encore beaucoup à apprendre de cette situation de contrôle. Il fallait donc parler d'un autre analysant, vivant. Je n'ai pu à ce moment me défaire de l'idée superstitieuse qu'il me fallait faire attention dans mon choix, afin que la personne choisie ne me précipite pas dans une répétition transférentielle et que je la mette à mon insu, et pire, à la sienne, à la place de la suicidée.

Mimie Proxime était alors environ à sa quatrième année d'analyse, elle allait plutôt bien tout en se plaignant de ses problèmes d'argent avec son mari, de ses enfants et de ses symptômes de grossesse. Il me semblait que, de tous mes analysants, c'était elle qui était la plus éloignée des problèmes de suicide. C'était une analyse en somme bien ordinaire, et je me décidais d'en parler en contrôle afin de comprendre mieux le déroulement de ses séances. Au moment de ce choix, j'avais donc complètement *oublié* l'histoire si importante du suicide de sa sœur.

Voulant parler d'elle, j'ai été comme frappée d'ennui par le banal de son histoire, le bénin de ses symptômes, le trivial de ses souffrances. Je n'avais en somme vraiment pas grand'chose à en dire à mon contrôleur, et le plus souvent je me trouvais dans la situation embarrassante (sic), de la jeune analyste un peu con qui n'a rien à raconter que le mot à mot des séances qu'elle rapporte fidèlement — comme un chien — à son maître analyste.

Devant tant d'ennui et de platitude, incapable de « théoriser » dignement son discours, je décidais d'arrêter ce contrôle, sachant que bien des

choses restaient à dire, notamment de mon transfert à ce contrôleur, et sachant également que seul le temps me permettrait d'y voir plus clair.

Bien des années après, lorsque je me suis posée des questions au sujet de Madame Victoire et des limites d'une analyse, je repensais avec une vision différente tout à coup à Mimie Proxime. Proches de par son ignorance de l'analyse et différentes de par l'argent, ces deux femmes m'apparaissaient subitement liées dans une même problématique.

C'est donc par l'argent que j'y ai repensé, et je n'ai retrouvé la mort qu'en feuilletant mes notes, prises pendant qu'elle venait me voir. Ayant à mon tour, dans mon analyse, fait quelques pas concernant ma propre question du suicide, j'ai compris que j'avais lors du contrôle banalisé outre mesure l'analyse de Mimie Proxime, *pour la protéger* de mes propres fantasmes de destruction; qui ne pouvaient être dits ou entendus dans ce contrôle, où déjà je marchais sur les pas des morts*.

Si, en dépit de tout cela, il me reste l'impression d'avoir assisté à une psychothérapie là où je désirais faire une analyse, c'est que j'avais rencontré dans ce cas comme dans celui de Madame Victoire, la même butée, qui est la différence pour moi non encore résolue des deux formes de transmission du savoir analytique. L'une et l'autre sont restées « ignorantes » de l'analyse telle qu'elle s'enseigne *en dehors* de la psychanalyse. Les livres, la chose écrite, les séminaires leur sont restés tout aussi lointain à l'une qu'à l'autre. Je ne pouvais ni pour l'une ni pour l'autre fantasmer des rencontres *dans la vie* au-delà de leurs séances. L'une et l'autre sont devenues des « écoutantes non rémunérées » et en terminant leur analyse, elles n'ont pu que me quitter, pour retourner dans leur monde tournant le dos au mien.

C'est à ce point de mes réflexions que je me posais la question saugrenue et pénible du sens de la séparation analyste-analysant *pour l'analyste*. S'il est vrai, ce que l'on entend dire si souvent, qu'il y a un nombre très élevé de suicides en fin d'analyse (didactique), qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire et à qui.

Les seules analyses qui n'aboutissent pas à une séparation réelle sont les analyses didactiques qui amènent l'analysant à ne jamais quitter l'analyste, ne pouvant, pour des « raisons professionnelles » (et l'on devrait tout de même s'en méfier un peu), aller du monde de son analyste dans un autre qui ne soit pas l'au-delà. Certains auraient choisi la voie des scissions, mais est-ce bien là une voie qui préserve la possibilité de poursuivre l'analyse de l'impossible et nécessaire séparation?

En ce qui me concerne, n'était-ce pas cette question de ma séparation qui se posait, tandis que j'écoutais Madame Victoire, Charlie ou Mimie

* La mort réelle de la chienne a eu lieu alors que je m'apprêtais à abandonner ce contrôle : quelqu'un y est réellement mort quand même.

Proxime, question sans lieu ni feu pour l'accueillir, le discours de l'analyse étant toujours en retard sur ce qui fait mourir les analystes.

Les NON-DUPES ERRENT... sur le dos des analysants. Que l'analyse soit chère — et c'est là le fil de l'argent — cela, je le savais depuis toujours, mais combien d'analysants coûte donc une analyse d'analyste?

22-9-76